

27^e FESTIVAL INDÉPENDANCE(S) ET CRÉATION

Auch (2-6 octobre 2024)

Et si le Festival Indépendance(s) et Création, organisé à Auch, était le plus convivial de toutes les manifestations consacrées au cinéma, en France ? En tous cas, ce n'est pas son public fidèle qui dira le contraire, après une édition qui ne présentait pas moins de cinquante-quatre avant-premières, souvent en présence de leurs réalisateurs ou distributeurs, destinées à sortir sur les écrans dans les six prochains mois.

Une définition du rendez-vous auscitain ? C'est Alain Bouffartigue, le président de Ciné32 et de son festival qui en parle le mieux : *“Orchestrer le plaisir de cheminer dans*

une forêt de propositions souvent imprévisibles et créer un climat bienveillant, détendu et festif, chacun à la recherche de ses coups de cœur et de ses rencontres.”

De Saint-Exupéry à Luigi Comencini

Abordons d'emblée le meilleur de cette cuvée 2024, de manière fort subjective, c'est entendu. À ce titre, *Quiet Life*, d'Alexandros Avranas, impose sa singularité. Il évoque le sujet, assez méconnu, du syndrome de résignation, de plus en plus fréquent, semble-t-il, chez des enfants de migrants auxquels on a refusé le droit d'asile. Le cinéaste grec s'empare du sujet d'une manière assez proche du nouveau cinéma hellène (Lánthimos et consorts), avec un traitement clinique et absurde, dépourvu d'émotion, qui correspond assez bien aux discussions dans des locaux froids et à un accueil, qui ne l'est pas moins, de la part des autorités, suédoises en l'occurrence, chargées de l'immigration. Le film n'a pas vocation à plaire à tout le monde, de par son aspect de *Meilleur des mondes* et son atmosphère glaciale, pourtant susceptible de provoquer des rires nerveux.

Plus chaleureux est le *Saint-Ex* de Pablo Agüero Ce n'est pas un *biopic*, mais une tranche d'existence, marquée par l'amitié très forte entre Saint-Exupéry et Guillaumet, eux-mêmes au service d'une entreprise, L'Aéropostale, qui considérait le passage du courrier plus important que la vie de ses pilotes. D'emblée, sur la terre comme au ciel, le film s'épanouit entre réalisme et poésie, prenant la forme d'une aventure humaine et de survie, tour à tour symbolique, mystique et naïve, dans le décor majestueux de la cordillère des Andes, dont le franchissement, dans les années 30, relevait de l'héroïsme autant que de la démenche. Louis Garrel, Vincent Cassel et Diane Krüger forment un trio parfait pour dessiner une épopée surhumaine et magique.

Redescendons sur terre, et plus précisément en Somalie, avec *The Village Next to Paradise* de Mo

Harawe. Le film a déjà été traité (cf. *JC* n° 430, p. 64) et sortira le 9 avril 2025 – pas question de rater cette petite merveille.

Le Jardin zen, de Naoki Oigami, est d'une tout autre nature. Les personnages sont plutôt ambivalents, parfois bienveillants, mais assez souvent sans pitié pour leurs congénères. Tout, en surface, peut sembler lisse et calme, mais la férocité se cache derrière les sourires et les remarques acerbes qui abondent, prononcées avec aplomb, mais sans agressivité trop marquée, font invariablement mouche. Le film, réalisé de manière impeccable et implacable, témoigne d'une grande malice et d'une ironie grinçante qui parleront nécessairement aux amateurs d'humour pince-sans-rire, fort cruel à l'occasion.

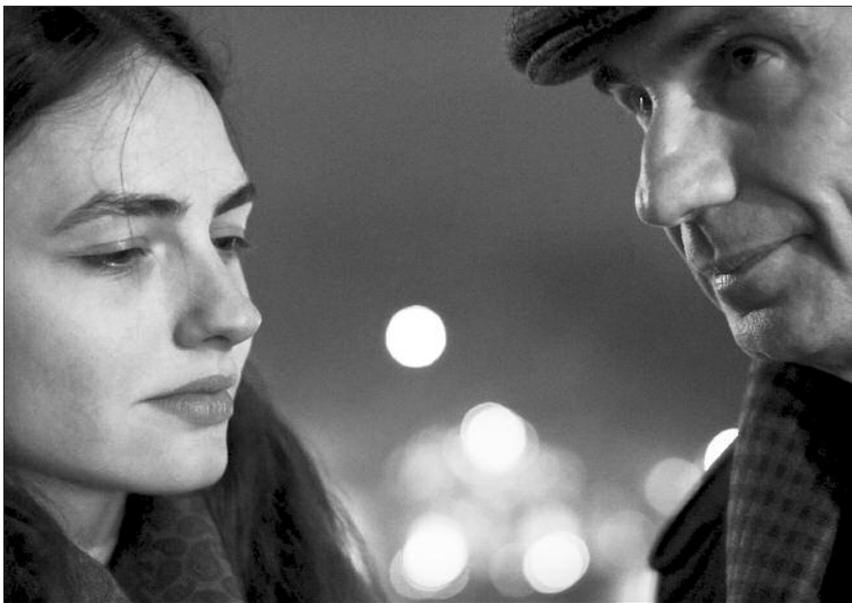
Mémoires d'un corps brûlant, d'Antonella Sudassi Furniss, vient du Costa-Rica. Son dispositif se rap-

proche un peu de celui de *Little Girl Blue* ou encore des *Filles d'Olfa*, avec un jeu permanent, et plutôt fascinant, entre documentaire et fiction, entre le présent d'une vieille dame et les souvenirs entremêlés de trois femmes différentes mais incarnées par une seule. C'est moins complexe qu'il n'y paraît et la fluidité de la mise en scène, ainsi qu'une manière élégante de faire surgir le passé, s'avèrent séduisantes.

Il n'y a pas de raison d'arrêter de voyager ni d'explorer et *Planète B*, d'Aude-Léa Rapin, anticipe un avenir proche qui fait frissonner. Porté par Adèle Exarchopoulos et Souheila Yacoub, entre autres, le propos politique est évidemment présent dans le film (écoterrorisme, migrants) mais sans déborder sur la nécessité de créer une œuvre cohérente et divertissante, malgré une noirceur intrinsèque à tous les films qui évoquent notre futur monde.



Mariko Tsutsui, *Le Jardin zen* (Naoki Oigami, 2024)



Prima la vita, de Francesca Comencini, se penche sur l'enfance de la cinéaste et son adolescence auprès de son célèbre géniteur. C'est moins le réalisateur qu'elle évoque, même si plusieurs tournages, avec une ambiance très "italienne", sont montrés, que le père, celui de son enfance émerveillée, d'abord, puis de sa jeunesse, plus difficile, laquelle

a d'ailleurs influencé son propre premier film. De manière étonnante, *Prima la vita* ne dit rien de sa mère, pas plus que de ses trois sœurs, lesquelles ont toutes un métier lié au cinéma. Francesca s'en tient à cette relation fusionnelle avec Luigi, au fil de temps heureux, ou un peu moins, de Rome à Paris.

De Marseille jusqu'au Nil

Quelques mots sur nos petites et grandes déceptions. *La Pie voleuse*, de Robert Guédiguian, en est-elle vraiment une ? Oui, si l'on considère le niveau habituel du cinéaste marseillais et pas tout à fait, puisqu'on y retrouve une humanité qui nous touche, forcément. Au centre de l'intrigue, une auxiliaire de vie, loin d'être irréprochable dans ses actes, mais c'est pour la bonne cause et la légalité ne rejoint pas toujours la légitimité, n'est-ce pas ? Le côté cho-

ral du film fonctionne bien, mais il y a un ou deux sous-récits un peu superflus et qui concernent davantage les plus jeunes personnages, preuve que Guédiguian est plus pertinent quand il évoque la génération proche de la sienne.

Dans le cinéma américain indépendant, on peut jeter un œil sur *Gazer*, de Ryan J. Sloan, qui marque, par son énergie sans cesse renouvelée et sa volonté de montrer un paysage urbain désolé du New Jersey que le

16mm rend d'autant plus impressionnant. Ce thriller paranoïaque a contre lui, en revanche, un scénario quelque peu tarabiscoté. *Les Enfants rouges*, de Lofti Achour, se base sur des faits réels, survenus dans les montagnes du Sud tunisien, et a des allures de tragédie dans ses premières minutes. Mais son traitement l'emmène sur d'autres territoires, le plus souvent à hauteur d'enfant, vers le réalisme magique, quoique le terme ne recoupe qu'en partie la tonalité surnaturelle du film. Les paysages sont somptueux, mais leur aspect idyllique est trompeur, puisque, dans la montagne, les mines sont nombreuses et les terroristes rôdent.

Autre ambiance (quoique), avec *The Wall*, du Belge Philippe Van

Leeuw, dont le contexte s'apparente à une guerre entre les autorités américaines et le flux des migrants, sous l'œil des Amérindiens, premiers habitants d'un territoire pour qui la frontière entre les États-Unis et le Mexique n'existe pas. Âpre et peu aimable, le film ne fait pas de cadeau à son héroïne (la fabuleuse Vicky Krieps), mais détaille assez largement son sale boulot, qu'elle fait salement.

Félicitons les organisateurs pour cette nouvelle édition du festival auscitain parfaitement excitante, dans une chaleureuse ambiance de partage et de bonne humeur. Comme d'habitude, mais on ne s'en lasse pas.

Alain Souché



Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, *La Pie voleuse* (Robert Guédiguian, 2024)